

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télérama

Sortir

CEDRIC BURNSIDE

LE BLUES DANS LE SANG

PAGES SPÉCIALES DU N° 3643 - NE PEUT ÊTRE VENDU SEPARÉMENT

06-11

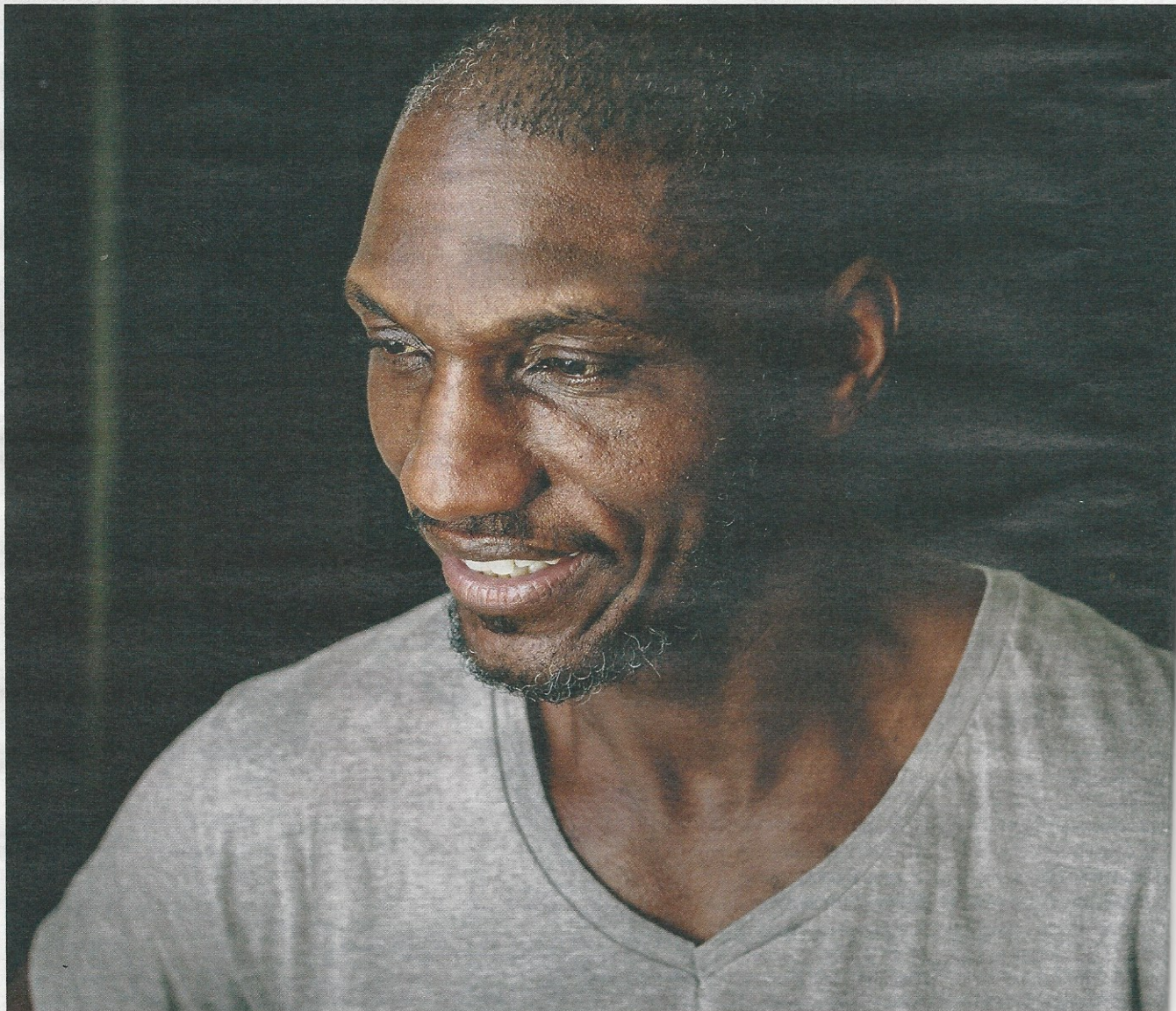
12-11

2019

AUX RACINES DU BLUES

Issu d'une lignée de musiciens légendaires venus des collines du Mississippi, Cedric Burnside fait vivre le chant rugueux des forçats de la terre.

En février dernier, quand Cedric Burnside, invité au festival Les Nuits de l'Alligator, s'est assis sur sa chaise pliante au milieu de la scène pour labourer sa guitare, l'étuve de La Maroquinerie s'est aussitôt chargée d'effluves poisseux du Mississippi : rien de capiteux, rien de tragique non plus, juste quelques accords terreux, presque primitifs, plaqués sans ménagement sur des chansons éruptives charriant des siècles de galères et de résilience. Avec assez de niaque, néanmoins, pour rappeler que le blues des



anciens avait la peau dure et pouvait encore faire exulter la jeunesse. «*Je joue le seul blues que je connaisse : celui qui est dans mon sang, dans mes os, celui avec lequel j'ai grandi et avec lequel, probablement, je finirai ma vie*», dit l'intéressé du haut de ses 41 ans, avec un accent sudiste inimitable. Au téléphone, il a aussi le débit lent, si caractéristique du hill country blues dont il se réclame : une variante au «*rythme non orthodoxe*», qui se distingue par ses percussions lourdes et ses phrasés de basse hypnotique, dont son grand-père, R.L. Burnside (1926-2005), était l'une des légendes...

C'est l'histoire de ce «*Big Daddy*», comme il l'appelle, qui coule dans les veines du quadra, enfant de Holly Springs, sur les collines du Nord Mississippi. Épargnées par les crues brutales du fleuve et donc propices à la culture du coton, ces dernières ont vu arriver les esclaves dès le début du XIX^e siècle. Quand le Delta voisin est enfin devenu cultivable à la suite de grands travaux, les riches propriétaires blancs ont migré, laissant les familles noires s'appropriar les terres dépeuplées des Hills, mais sans perspectives de développement économique. Loin de l'effervescence culturelle des ports, où ont percé nombre de pionniers du Delta blues (Charley Patton, Robert Johnson...) et du Chicago blues (B.B. King, Muddy Waters...), le country blues des collines est resté dans son jus, avec ses joueurs de fifres et de tambours noirs...

Les Burnside, pourtant, font partie de ces «*bouseux*» partis chercher du travail à Chicago dans les années 40. Mais la ville n'était pas faite pour eux : après l'assassinat de son père et de ses frères, le fameux R.L. est rentré au pays. Ce caractère notoire en a tout de même rapporté une guitare, qui, à défaut de lui éviter les ennuis (il a tué un homme et fait de la prison), lui a bientôt valu une réputation de chanteur incandescent et de guitariste *hardcore*. Las ! «*On ne vivait pas du blues à l'époque*», rappelle Cedric Burnside. Même après ses premiers enregistrements dans les années 60, le patriarche a continué à travailler dans les champs alentour, se faisant employer à la journée contre une partie de la récolte, pour nourrir sa tribu – 13 enfants, 35 petits-enfants. La musique, on la jouait chez soi, avec les voisins, pour oublier la vie dure et le labeur quotidien. «*Chaque week-end, Big Daddy organisait d'énormes fêtes à la maison, avec pique-nique géant et musique à volonté. Il jouait ses chansons ou des morceaux de Muddy Waters ou de Robert Johnson entendus à la radio. Parfois, d'autres musiciens se joignaient à lui, et ça durait deux jours entiers.*» Cedric Burnside, qui a vécu avec sa mère

chez ses grands-parents de l'âge de 6 à 13 ans, a été pétri par ce blues familial. Son propre père, le batteur Calvin Jackson, était toujours sur les routes et «*ne faisait pas partie du tableau*». Mais il s'est trouvé d'autres modèles, tels les voisins et amis, le guitariste David Junior Kimbrough et le joueur de fifre Othar Turner, eux aussi entrés au panthéon du hill country blues. Il a ainsi grandi avec leurs petits-enfants, a appris la musique avec eux. «*À la maison, on n'avait pas l'eau courante ni de toilettes, mais je ne réalisais pas que nous étions pauvres, car nous vivions tous de la même façon.*»

Les musiciens de sa génération n'ont, toutefois, pas travaillé dans les champs. Cedric n'avait pas la télévision, mais s'est mis à la batterie à 7 ans et est monté sur scène à 10 ans. C'était dans l'un de ces fameux juke joints du Mississippi, clubs un peu cradingues où se pratique encore l'authentique Delta blues : «*On jouait de temps en temps, quand il manquait un musicien. Les gens buvaient, fumaient... Évidemment, un enfant n'avait rien à faire là, mais ce sont des souvenirs tellement fantastiques!*» Signé par le mythique label Fat Possum, R.L. Burnside a enfin commencé à tourner dans les années 1990, embarquant son petit-fils avec lui. Dès l'âge de 13 ans, l'adolescent a ainsi joué avec des pointures comme Jessie Mae Hemphill ou T-Model Ford. Il accompagnait son grand-père à la batterie, mais il lui est aussi arrivé de le remplacer quand ce dernier était trop faible pour jouer.

Depuis la mort de Big Daddy, en 2005, Cedric Burnside a repris le flambeau et grossi un impressionnant CV de prix (de batteur) et de collaborations diverses (du North Mississippi Allstars au trio français Muddy Gurdy). En 2018, son premier album solo, *Benton County Relic*, composé dans la grande geste rugueuse des Hills, lui a même valu une nomination aux Grammy Awards. Très sollicité aux États-Unis et à l'étranger, lui vit de sa musique, faisant mentir la malédiction poissarde des bluesmen des collines. Ses textes, jonchés de deuils (R.L. Burnside en 2005, sa grand-mère en 2008, son frère en 2012) et de galères n'en portent pas moins les stigmates. «*Life can be so eas', life can be so hard*», chante-t-il sur *Hard to Stay Cool*, comme une injonction à ne pas baisser les bras. «*C'est comme le blues : parfois il te brise le cœur, parfois il te transporte de joie.*» À Paris, où il se produira avec le batteur Reed Watson en tandem avec voix-guitares-batterie interchangeable, il interprétera aussi des chansons de son aïeul, comme *Goin' Down South* ou *Poor Black Mattie*. Pas pour «*chausser ses chaussures, simplement pour faire vivre sa musique et prêcher la bonne parole des Burnside*». Amen! – **Anne Berthod**

Cedric Burnside

| Le 11 nov., 20h | Pan Piper, 2-4, impasse Lamier, 11^e
| 01 40 09 41 30
| pan-piper.com | 22€.
| Le 15 nov., 20h30
| Paul B, 6, allée de Québec, 91 Massy | 01 69 75 12 80
| paul-b.fr | 16-19€.
| Le 16 nov., 20h30
| La Cave, 107, rue Paul-Vaillant-Couturier, 95 Argenteuil | 01 34 23 44 70
| lacave.argenteuil.fr | 9-14€.